

souhaitons ardemment à la gloire française et à la gloire narbonnaise.

Le siège de la société sera à la mairie de Narbonne, et sera placée sous le haut patronage de personnes compétentes en ces matières.

Paul Calmet.

Armissan (France)

BIBLIOGRAPHIE

*Feuilles volantes*, par Louis Fréchette, 1891. Granger frères, Montréal. 200 pages.

Ce n'est pas une critique que je veux faire ici : je suis trop jeune pour cela ; ce ne sont pas non plus des louanges que je veux prodiguer : je me connais encore trop peu en belle littérature pour agir ainsi ; c'est tout simplement ma pensée concernant un ouvrage nouvellement paru, que je veux et que je suis obligé d'exprimer.

*Feuilles volantes*, tel est le titre sous lequel notre éminent poète national, M. Louis Fréchette, a groupé quelques-unes de ses poésies. Le livre n'a pas de dédicace, sans doute parce que presque toutes les pièces qui le composent sont dédiées à des amis MM. Granger frères en sont les éditeurs, et ils en ont confié les soins de l'impression à MM. Désaulniers et Leblanc, qui semblent avoir pris pour tâche, d'après ce qu'ils ont fait jusqu'ici, de faire revivre, en notre pays, les belles éditions élzéviriennes.

Maintenant, lecteurs, feuilletons ensemble un peu le livre pour en admirer les principales beautés : elles sont nombreuses, semées dans ces pages, avec quelques légères imperfections que l'on rencontre par-ci par-là M. Fréchette, si j'ai bien pu voir, est un peu de l'école de Hugo ; or, les imperfections sont inhérentes à cette école : le grand maître aimait, comme l'on sait, passionnément les contrastes, et chaque chose a son contraste, même le beau...

On voit que l'ouvrage, si l'on y fait un peu attention, se divise en deux parties bien distinctes. Dans la première partie, c'est l'inspiration, c'est l'intelligence, c'est le souvenir d'un passé regretté, c'est le penseur enfin qui parle ; dans la seconde, c'est le cœur, c'est l'âme. La première partie s'adresse à cet âge où l'on réfléchit avant d'agir ; la seconde, à l'âge où l'on n'a qu'à sourire. Dans la première partie, l'auteur instruit ses semblables de sa propre expérience ; dans la seconde, c'est à l'enfant qu'il tend les bras. Mais pour chaque sujet, il a su employer avec charmes le style qu'il convient : d'un lyrisme majestueux dans *J. B. de LaSalle*, d'une force et d'une rapidité frappantes dans *l'Espagne*, ses vers descendent à la plus touchante et suave simplicité dans la *Première communion*, *Les rois*, etc. On sent, cependant, dans tout ce volume, que l'auteur n'en est plus à l'âge des illusions et des rêves, cette première fibre du poète. Quand il parle à l'intelligence, il est vieillard ; quand il sourit à l'enfant, il est grand père : il en a la quiétude et la simplicité. Parfois, on dirait qu'il regrette son jeune âge : O fleurs, dit-il,

O fleurs des premières aurores,  
Boutons d'or si vite cueillis !

Je crois revoir—regrets cuisants !—  
Refleurer à cette fenêtre  
La douce fleur de mes quinze ans....

D'autres fois, il semble être fier d'être à l'âge où l'on voit ceux que l'on rencontre se découvrir devant soi :

Et malgré mon front grave et mes mines joyeuses,  
Une franche amitié s'établit entre nous.

Ce qui fait surtout plaisir à constater, c'est l'atmosphère de piété et de religion qui embaume les *Feuilles volantes* ; tout y élève l'âme et rafraîchit le cœur. On aime à lire des strophes comme celles-ci :

Enfant, détrompe-toi ! Ne tremble pas, espère !  
Dieu n'est pas seulement le puissant créateur ;  
S'il est le souverain, il est aussi le Père ;  
Plus encore que le maître, il est le bon Pasteur.

Il s'éprend de pitié devant sa créature ;  
Les humbles sous son aile ont toujours un abri ;  
C'est la grande bonté planant sur la nature,  
L'universel amour sur son œuvre attendri.

Pour son immensité, tu n'es pas trop petite ;  
Bergers et potentats à ses yeux sont pareils ;  
S'il créa l'astre il fit aussi la clématite ;  
Le brin d'herbe pour lui vaut le roi des soleils.

Il a fait le printemps, la lumière, les roses,  
Le vol de l'hirondelle et le chant du bouvreuil ;  
Et c'est lui qui, charmante entre toutes ces choses,  
Fait luire en ce moment cette larme en ton oeil.

Rassure-toi ; Jésus est un Dieu doux et tendre ;  
Il aime à se pencher sur tous les cœurs fervents ;  
Et puis, n'a-t-il pas dit—heureux qui sait l'entendre :  
—Laissez venir à moi tous les petits enfants ?

A genoux ! ne crains rien, souris : la faute d'Eve,  
Pour ta sainte candeur Dieu l'efface aujourd'hui ;  
Car la communion, c'est un coin qu'il soulève  
Du voile qu'elle a mis entre la terre et lui.

Et quand il descendra sur la terre profane,  
Que tu t'épancheras dans son doux entretien,  
Prie un peu pour celui qui voudrait bien, ô Jeanne !  
L'aimer avec un cœur aussi pur que le tien.

Ah ! M. Fréchette, et j'en suis content, a su encore une fois, donner un démenti formel à ceux qui disent et veulent faire croire que le beau ne siège que dans le profane (j'ai dit *profane* pour ne pas dire plus). Hélas ! trop d'écrivains, tant jeunes que vieux, se laissent tromper et n'usent de leurs talents que pour corrompre les bonnes mœurs ; et le nombre des ouvrages immoraux qui sont chaque jour lancés dans le public, est terrifiant ! Mais quand je rencontre un livre qui ne blesse en rien la saine morale, qui, loin de là, prêche la vertu au cœur et à l'esprit, je dis : C'est un trésor, il faut en être jaloux ! Honneur à l'auteur qui dote nos bibliothèques d'un tel livre !... Et c'est là ce que l'on peut dire des *Feuilles volantes* : en effet depuis le poème intitulé *J. B. de LaSalle*, jusqu'à l'épilogue qui se termine ainsi :

Mais maintenant que j'ai vieilli,  
Je ne crois plus à ces mensonges :  
Mon pauvre cœur plus recueilli  
A d'autres songes.

Une autre vie est là pour nous,  
Ouverte à toute âme fidèle :  
Bien tard, hélas ! à deux genoux,  
Je rêve d'elle !

Tout est empreint d'un vernis de morale délicieuse sur lequel brillent à tout instant des perles comme celles-ci :

Les forts sont indulgents et savent pardonner.

... Pour le cœur qui veut recommencer la vie,  
S'il reste encor des fleurs, les flambeaux sont éteints.

Mais passons ! avant de terminer, voyons un peu la forme. Je n'en dirai qu'un mot, car l'on sait comme M. Fréchette tient à polir son vers ; on a même dit qu'il y attachait trop d'importance ! Je ne crois pas à la perfection, quelle qu'elle soit, ne nuit jamais.

En disant tout à l'heure que M. Fréchette était un peu de l'école de Hugo, c'était dire indirectement qu'il s'était affranchi des règles difficiles et trop nombreuses de la vieille école classique. Ainsi on le verra souvent couper son vers par deux césures et ne lui donner aucun hémistiche, comme dans celui-ci :

L'Amérique, c'est la soupape des Titans.

C'est, il me semble, ôter au vers toute son harmonie en lui ôtant toute sa cadence ; il est vrai que M. Fréchette relève ces mépris de l'hémistiche—si je puis ainsi m'exprimer—par la vigueur de la pensée et par une richesse de rime qui dégénère presque en faste. Mais n'empêche pas que, dans ces vers sans hémistiche, si l'esprit est satisfait, l'oreille ne l'est pas, et l'oreille est la voie qui mène au sentiment.

Mais il est temps que je m'arrête : j'ai peut-être assez parlé pour montrer que je ne me connais pas encore assez en littérature ; qu'on me le pardonne : je vieillirai...

Je vieillirai ; mais qu'importe, j'aimerais toujours lire les *Feuilles volantes* : *La chapelle de Bethléem*, *Vers luisants*, *Première communion* et surtout *Le Pèlerin*, et surtout les *Stances à Mgr le chanoine Boucher*, les deux feuilles que je préfère en ce volume, auront toujours un grand attrait pour moi, car, lorsque je les lis, mon cœur écoute, charmé, ce que mes yeux racontent.

Germain Paulieu

LA RUE DES CHANTS DU GALANT

(NOUVELLE)

« Eh bien, Marguerite ! comptez vous me conserver ainsi jusqu'au lever du jour ? Ne vous semble-t-il pas commettre une imprudence extrême à prolonger si tard un pareil tête à tête, auquel hier encore j'étais loin de songer ? »

Muettes demeurèrent ses lèvres.  
« Quel génie m'a poussé vers vous, au cœur de ce palais superbe, dans ce salon somptueux où règne un parfum indéfinissable ? »

« Le thé que vos doigts délicats ont versé goutte à goutte dans ces tasses de vieux Sèvres, dégage un arôme qui m'enivre ; je n'ose toucher à cette porcelaine frêle comme un soupir, mon souffle pourrait la briser. Tout ce que je vous demande, marquise, c'est le chemin qui mène hors de ces murs. »

La belle châtelaine, aux cheveux blancs comme neige, au port de reine, à l'œil dur et fier, n'eût pas un sourire et pas une parole.

Malgré l'épaisseur des rideaux qui diminuait les bruits nocturnes, je percevais de lointains coups de tonnerre, messagers d'orage, et j'étais décidé au départ.

Je m'approchai de la maîtresse de céans et lui prit la main, mais je reculai en proie à la plus vive terreur... sa main était celle d'un cadavre, inerte et glacée... et comme je cherchais du regard une issue pour fuir, deux hommes, les laquais de la noble dame, se précipitèrent, renversant à terre les jolies tasses.

—Tout est gardé, s'exclamèrent-ils ensemble, il n'y a pas une minute à perdre : *A la rue des chants du galant*.

Comme si ces mots avaient ranimé soudain ma compagne, elle bondit sur moi, me saisit par les épaules et me poussa contre la muraille qui s'ouvrit et se referma aussitôt.

J'étais dans un escalier tortueux et sombre. Trébuchant à chaque marche, je descendis... Une sueur froide coulait de mon front et tout mon être tremblait...

Après quelques minutes qui me parurent un siècle, je me trouvai dans une étroite rue où s'engouffraient la rafale et une pluie torrentielle.

Or, tandis que j'étais dans la nuit, un grand coup me brisa la poitrine et je m'éveillai... C'était un rêve.

André Morin

Paris 1891.

On juge une espèce d'hercule, accusé de tapage nocturne et de rébellion.

Le président.—Vous n'avez pas d'avocat pour vous défendre ?

Le prévenu, regardant le tribunal d'un air de pitié.—Un avocat ? Je n'ai besoin de personne pour me défendre. Vous pouvez venir tous les trois, (se campant sur ses jarrets) je vous ferai votre affaire à moi tout seul !